

on prendrait ces débris pour des portions de franges de coton que la lumière a plus ou moins décolorées.

Que de merveilles les bords de la mer n'offrent-ils pas à l'œil observateur, et surtout au scrutateur de la nature ! Il n'y a presque pas de cailloux ou de débris de coquille qui ne présente quelque superfétation de corail, de vers tuniciers, d'algues, de parasites crustacées etc.

Aux spécimens zoologiques, je m'efforce de joindre aussi des plantes, mais j'éprouve une difficulté extrême à les dessécher ; l'air est si humide qu'il faudrait changer les papiers à dessécher plusieurs fois le jour, la moisissure avec le changement de coloration s'en emparant en quelques heures. Bien différentes des plantes d'Orient, surtout de celles de la Palestine, qui sont pour ainsi dire desséchées sur leur tige et gardent si bien leurs couleurs, celles d'ici ne peuvent être amenées à faire de beaux spécimens d'herbier que par des soins minutieux et répétés.

Nous nous rendons au bureau de notre compagnie de steamers pour nous enquérir de la date de l'arrivée de celui qui doit nous ramener à New-York ; on nous dit que ce sera l'*Ayrshire* qui est parti de New-York le 16 et qui par conséquent ne sera pas ici avant le 30 ; jusque là nous demeurerons encore sans nouvelles du pays.

M. Maingot, curé de San-Fernando, la seconde ville de l'île, étant venu ici, nous avait fort invités à aller le voir, et comme nous tenions beaucoup à ne pas manquer de visiter le lac de bitume, cette merveille dont nous avons si souvent entendu parler, nous avons réglé qu'aujourd'hui même nous nous mettrions en route pour le sud de l'île.

San-Fernando est à 42 milles de distance de Port-d'Espagne sur la rive ouest de l'île. Le trajet se fait ou par bateau ou par chemin de fer. Nous adoptâmes ce dernier mode qui nous permettait de mieux connaître les localités et surtout de mieux juger des forêts que nous devons traverser.